

L'AURORE - 15-5-69.

10 a

SPÉCIAL

L'opinion de



Guy Teisseire

"Antonio das mortes" : Un lyrisme qui écorche

PAUVRE vocabulaire ! Les mots me manqueront, en effet, pour rendre la sauvage beauté dont le film du Brésilien Glauber Rocha, « Antonio das mortes », nous a ébloués hier soir.

Révéle au public français lors des Festivals 1964 et 1967 par « Le Dieu noir et le Diable blond » et « Terre en transe », Glauber Rocha est le plus brillant représentant du « cinéma novo » brésilien. Cinéaste instinctif et révolté, il nous donne, avec « Antonio das mortes » une œuvre de sang et de larmes dont le lyrisme nous écorche.

Antonio, tueur de canga-ceiros, chargé par un tyran local de détruire une communauté paysanne affamée, porte en lui toutes les contradictions des jeunes intellectuels brésiliens cernés de toute part et se demandant où est l'ennemi.

Dans son combat solitaire, Antonio affrontera successivement tous les personnages clés d'une société archaïque : le tyran mégalomane, un policier ambitieux, un professeur idyllique et un

prêtre mystique. Puis, après bien des tourments, s'étant fait une idée personnelle de son devoir, il abattra son employeur, livrant aux paysans, qu'il avait reçu mission d'assassiner, ce message de sagesse : « Battez-vous avec vos idées, elles valent mieux que moi. »

« Antonio das mortes » est certainement l'œuvre la plus attachante de Glauber Rocha et, en tout cas, la plus profonde. J'ignore quel accueil le jury réservera à ce film, qui a quelque peu déconcerté le public du Festival, mais il serait indécent qu'il soit oublié au palmarès.



On fera bien, en revanche, d'en écarter, dès à présent, le « Flashback » de Raffaele

Andreassi qui fut sélectionné pour Cannes un jour où les membres de la commission consultative pensaient sans doute à autre chose.

Pour nous raconter la dernière journée d'un soldat allemand sur le sol italien, Andreassi a choisi les voies de l'académisme et n'est parvenu, finalement, qu'à accentuer les faiblesses d'un scénario déjà très indigent.



On préférera retenir de la sélection italienne l'original « Dillinger est mort » de Marco Ferreri, qui nous fut présenté l'autre semaine, Michel Piccoli y démonte un vieux revolver qu'il a trouvé enroulé dans un journal ancien relatant la mort de Dillinger, et confectionne avec les pièces détachées de cette arme une étrange salade qu'il fera déguster pour finir à son épouse endormie... C'est drôle, grinçant, cruel, et Piccoli est extraordinaire.